

La semaine dernière, je suis allé à Liberchies, dans le Hainaut, un petit village belge, briqué, tout rouge et silencieux, pas loin de l'effrayant Charleroi. Sur la place, l'église où le petit Jean-Baptiste Reinhardt a été baptisé. Ça se couvrait. Je suis sorti du village, comme dans un film d'André Delvaux. Sous de gras nuages gris, une petite dizaine de belles vaches noires et blanches, dans un pré tout vert, mastiquaient placidement en me regardant prier. Au bord du pré, planté dans l'herbe mouillée, un écriteau :

DJANGO REINHARDT
EST NÉ ICI
LE 23 JANVIER 1910.

Django Reinhardt n'est pas un artiste maudit. Ça arrive à des génies très bien. Tout de suite, il a eu du succès. La musique de Django répond à la jouissance qu'elle provoque. Elle n'est agressive que dans la jubilation, crispante dans sa joie folle de tout féconder sur son passage.

Émerveillé, Django réinventait le monde là où les autres se contentent de le découvrir. S'il avait toujours l'air si sérieux, c'est qu'il réfléchissait comment renvoyer sur tous une lumière qu'il était le seul à oser regarder en face. Django était un bienheureux. L'extase rend lucide. Surpris par tout, y compris par lui-même, il se promenait, plein de sensations, comme un nuage gorgé de pluie.

Django Reinhardt s'est installé au bord du Gange, là où d'autres artistes ont souffert toute leur vie au bord du Styx. Sa félicité était celle d'un être ébloui par sa musique. Quand Django s'écoutait jouer, il réagissait exactement comme s'il s'agissait d'un autre. Voilà pourquoi Django était un des rares musiciens de jazz qui ne se droguait pas. Son enthousiasme valait toutes les cocaïnes. Il n'avait pas de vices, à part le jeu, tous les jeux. Le billard, les cartes, le bras de fer, les fléchettes, les osselets, le jet de pierres... Django était d'une habileté extraterrestre qu'il devait réprimer un peu pour pouvoir s'amuser. Ses partenaires racontaient qu'il ne perdait que lorsqu'il le voulait bien.

Django Reinhardt avait la prestance d'un grand acteur américain. Malgré quelques photos en couleurs, on l'imagine vivant en

noir et blanc : son grand front blanc comme un bol de lait, et ses deux immenses yeux noirs de doux hindou... J'adore aussi sa petite moustache à la Zorro qui virilise sa mince bouche au sourire si triste. Lui qu'on a toujours dit enfantin a toujours fait mûr. Pendant vingt ans, son visage n'a pas plus bougé que son tempo. La voix était grave et les gestes lents : il se déplaçait en feulant et grognait quand il entendait un canard.

Django était un dandy. Il mélangeait les rayures et les pois, les carreaux et les chevrons. Très coquet, Django allait loin dans les couleurs de chaussettes dépareillées et de foulards bariolés dans des cols de chemises zébrées de zigzags inversés ; ses costumes pied-de-poule n'étaient jamais mieux mis en valeur que lorsque de délicates cravates douteuses cassaient les petits carreaux de sa chemise. Un grand chapeau de gangster d'opérette là-dessus et le tour était joué : Django

– mi-Maharadjah, mi-P-DG – promenait sa silhouette ultranonchalante dans les boîtes de jazz, vingt-sept cousins derrière ce seigneur en appareil, débarquant de son royaume, rêveur.

Quelqu'un comme Django pouvait tout se permettre parce qu'il émanait de lui une élégance qui n'a rien à voir avec le bon goût. Le mauvais goût est un art quand c'est un artiste qui le travaille. Sans mauvais goût, pas de trouvailles. C'est souvent son mauvais goût qui a permis à Django d'être à ce point infaillible. Il ne rate pas une cascade. Chaque fois que Django attaque un chorus, c'est toujours réussi, parce qu'il se situe par-delà le beau et le laid. Ce n'est ni joli ni affreux : c'est juste. Chez Django, tout participe, énergiquement, à la création d'une perfection, car on en revient toujours à ça : la perfection de Django Reinhardt. Les témoins sont tous d'accord : même s'il avait voulu jouer une fausse note, même s'il avait supplié les cieux d'être moins inspiré

un soir, il ne pouvait pas se tromper. Lui qui ne savait ni lire ni écrire, lorsqu'il joue, il semble lire une musique déjà écrite pour lui depuis des siècles et des siècles. Les mélodies qu'il tricote très vite ou bien décortique dans une lenteur tout aussi hallucinante repoussent jusqu'à l'idée même d'improvisation.

Django n'est pas un compositeur, même s'il est davantage qu'un improvisateur. Les compositeurs dans le jazz sont rares : Jelly Roll Morton, Duke Ellington, Thelonious Monk, Bud Powell (le plus méconnu), Charlie Mingus, Ornette Coleman, et aujourd'hui, bien vivant et parfaitement négligé par plusieurs générations, y compris celle qui l'a adulé dans les années 70 : Anthony Braxton.

C'est à peu près tout. Il n'y a pas de honte à ne pas être un compositeur de jazz. Ça n'a pas empêché Coleman Hawkins, Lester Young ou Charlie Parker

d'être des inventeurs géniaux en état de grâce constant, comme Django Reinhardt.

Minor Swing vaut bien *Now's the Time*, mais aucun des deux ne vaut *Crepuscule with Nellie*. Bird et Django avaient suffisamment le sens de la mélodie pour créer naturellement en improvisant des airs inoubliables, mais ni l'un ni l'autre n'avait l'esprit d'un compositeur. L'un sort bouleversé par Bartók, l'autre va prendre des cours chez Varèse.

Quand Hawkins invente LE solo sur *Body and Soul* (1939), il n'a plus qu'à le rejouer toute sa vie. Composer, ce n'est pas ça ; composer, c'est occuper l'espace du silence connu par ces « *pulse track structures* » dont parle Braxton, élaborant des extensions mélodiques qui ne font pas trente-deux mesures et qui se permettent d'accélérer le tempo et de désynchroniser tous les accords en même temps, comme ses extraordinaires compositions n^{os} 98, 114 ou 110A (+ 108B)...